

ZONES MÉMOIRES

AUTOUR D'UN CAMP DU GOULAG
[VOIE FERRÉE 501/503]

Édité par Samuel Verdan



MEMORIA ET HISTORIA

TOME 1

ZONES MÉMOIRES
AUTOUR D'UN CAMP DU GOULAG
[VOIE FERRÉE 501/503]

Collection
Memoria et Historia

fondée et éditée par
Anastasia de la Fortelle

Impressum

Soutiens :

Collège des Humanités de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL)
Section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud (SLAS) de
l'Université de Lausanne

Traductions : Natasa Simic (chap. 4 et 6), Aleksandra Svinina (chap. 11 et 17),
Alexandre Yourasoff (chap. 8)

Relecture : Anne Kenzelmann Pfyffer

Mise en page : Thierry Theurillat

Images de couverture : l'isolateur disciplinaire du camp 93 de Chtchoutchi, 1988 et 2019

© 2021, Section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud de l'Université
de Lausanne & Institut de la culture régionale et des études littéraires Franciszek
Karpinski, Lausanne & Siedlce

ISBN 978-83-66597-21-1

ZONES MÉMOIRES
AUTOUR D'UN CAMP DU GOULAG
[VOIE FERRÉE 501/503]

édité par
Samuel Verdan

avec la collaboration de
Jérôme André, Anastasia de la Fortelle,
Estelle Gapp, Éric Hoesli, Charmilie Nault

SOMMAIRE

Préface, <i>Anastasia de la Fortelle</i>	7
1. Introduction, <i>Éric Hoesli, Samuel Verdan</i>	13
2. Chtchoutchi, ou les rêveries du promeneur solitaire, <i>Estelle Gapp</i>	19
3. De la Magistrale polaire au <i>Northern Latitudinal Railway</i> : une « brève » histoire, <i>Tiffany Hemecker</i>	31
4. Au gré des prisons et des camps, <i>Iouri Petrovitch Iakimenko</i>	45
5. <i>Lagpoungt</i> 93: histoire et topographie d'un camp, <i>Samuel Verdan, Jérôme André</i>	59
6. L'allée de conifères, <i>Ivan Dmitrievitch Marmanov</i>	73
7. Les mélèzes de Sibérie, témoins silencieux de temps tumultueux, <i>Samuel Amos, Mathieu Logeais</i>	79
8. Historique des recherches sur les chantiers 501/503, <i>Vadim Gritsenko</i> ...	91
9. Réaliser une voie ferrée polaire: les défis techniques, <i>Micaël Tille, Diego Visani</i>	101
10. Construire un camp: l'architecture du froid, <i>Moana Muschietti</i>	115
11. Laisser une trace: inscriptions sur les murs de l'isolateur disciplinaire du camp 93, <i>Daria Teniounina, Vadim Gritsenko</i>	127
12. Les détenus de la voie 501/503: éclairages contrastés, <i>Alexandre Yourassoff</i>	139
13. Prisonnières du Grand Nord: les conditions de vie des femmes sur les chantiers 501/503, <i>Natasa Simic</i>	151
14. Le camp après le départ des zeks, <i>Victor Taburet</i>	165
15. Réflexions sur l'étude archéologique d'un camp du Goulag, <i>Jérôme André</i>	177
16. Gestes et objets de mémoire, <i>Jonathan Melis</i>	193
17. Mémoire vivante: un témoignage, <i>Vadim Gritsenko</i>	203
18. Retour à Chtchoutchi, <i>Samuel Verdan</i>	215
Glossaire, repères chronologiques, remerciements et crédits	221

PRÉFACE

Anastasia de la Fortelle

« Et combien de vies innocentes, là-bas, touchent à leur fin »¹

Les documents de notre passé sont anéantis, les miradors abattus, les baraques rasées de la surface de la terre, le fil de fer barbelé rouillé a été enroulé et transporté ailleurs. Sur les décombres de la Serpentine fleurit l'épilobe, fleur des incendies et de l'oubli, ennemie des archives et de la mémoire humaine. (V. Chalamov, « Le gant »²)

« Bonnes gens, n'oubliez pas, bonnes gens, racontez, bonnes gens, écrivez ! », aurait déclaré l'historien et écrivain Simon Doubnov avant de périr, tué par les nazis dans le ghetto de Riga, en 1941. C'est sur ces paroles revendiquant l'importance du souvenir et du témoignage que s'ouvre l'œuvre fondamentale d'Annette Wieviorka « L'ère du témoin », texte incontournable pour la réflexion sur la construction et la gestion de la mémoire de la Shoah³.

Or l'appel de S. Doubnov est plus que jamais d'actualité pour un autre contexte de violences politiques de masse du 20^e siècle, celui des répressions staliniennes. En 2015, l'historien et spécialiste de l'URSS Nicolas Werth livre un témoignage autant surprenant qu'alarmant sur son voyage à la Kolyma, terre de « prédilection » du Goulag : une jeune serveuse rencontrée dans un café de Magadan, ville construite pas les zeks, n'avait jamais entendu parler du Goulag, dont le nom lui faisait penser à... un groupe de rock⁴.

Ce témoignage semble donner raison à la prémonition chalamovienne : le souvenir des lieux des souffrances endurées par des millions de victimes de l'époque stalinienne s'efface progressivement de la mémoire collective ; sur leurs décombres poussent les fleurs de l'oubli. L'Union soviétique, avec ses pratiques de violence criminelles, ne représente qu'une abstraction aux yeux de nombreux jeunes gens qui semblent avoir tourné définitivement la page tragique du passé totalitaire. Ces derniers constitueraient ainsi « un matériau humain nouveau » malléable pour « recommencer une histoire de zéro »⁵.

Certes, ce processus d'effacement du passé historique peut être en partie considéré comme immanent et naturel, comme il l'est pour les camps de travail abandonnés : l'humidité, la végétation, le froid et l'activité humaine (touristique ou autre) ont un effet destructeur sur ces vestiges matériels du système concentrationnaire, provoquant la dégradation progressive et irréversible des sites du Goulag. L'un des textes du présent recueil (chapitre 14) en témoigne : il raconte, étape par étape et en détails, l'histoire de la décrépitude du camp 93, qui fait partie des quelque 140 camps du célèbre chantier stalinien 501 (celui de la Voie morte) et se trouve au centre de toutes les contributions constituant cet ouvrage.

Cependant, l'effacement du passé historique dans la mémoire collective poursuit des itinéraires plus complexes et plus tortueux que l'érosion des traces matérielles. Un autre texte du recueil en témoigne (chapitre 16) : nombreux sont ceux qui déposent spontanément des « objets de mémoire » (divers articles de la vie courante : cigarettes, briquets, allumettes, pièces de monnaie, etc.) sur des autels improvisés, au milieu des décombres des camps. Comme si le visiteur actuel, dans un élan de commémoration et de solidarité, voulait partager avec les détenus d'alors les biens matériels dont ils ont cruellement manqué. Ce geste mémoriel conscient et chargé d'un fort sens symbolique vient s'opposer et jeter un défi à la disparition naturelle des traces physiques du passé concentrationnaire ; il rappelle ainsi le vrai sens du terme de l'*oubli*, appliqué au contexte de la mémoire historique. Ce terme n'y fonctionne que comme une sorte de « métaphore psychologique », puisqu'il ne renvoie pas à la capacité mentale d'oublier, mais à l'échec, inconscient ou forcé, de la transmission du savoir historique aux générations postérieures⁶.

Ainsi, l'« innocence » de la jeune serveuse de Magadan ignorant l'existence du Goulag témoigne, par-delà les lacunes de la culture générale sur un plan individuel, des lacunes et des défaillances plus générales et plus profondes qui caractérisent la gestion du passé traumatique, dans la mémoire officielle de la Russie d'aujourd'hui. Si, en France (pour changer de la comparaison traditionnelle avec l'Allemagne), des lois mémorielles sont édictées, sanctionnant les pratiques négationnistes et stigmatisant les génocides, l'esclavage et la traite négrière, le discours mémoriel officiel en Russie, alimenté par ce que certains historiens appellent un « malaise commémoratif »⁷, est plus qu'évasif au sujet des crimes du passé soviétique et notamment des répressions staliniennes. Pour différentes raisons, en grande partie liées à la volonté politique de reconstruire une identité nationale positive et de reconstituer un grand récit national, la

mémoire officielle privilégie aujourd'hui les moments historiques de fierté et de triomphe national (avec au centre la victoire de la Seconde Guerre mondiale), tout en évacuant ce qui pourrait jeter une ombre sur cet imaginaire positif. Dans un tel paradigme historique et mémoriel, l'image d'un Staline grand modernisateur de la Russie et vainqueur du nazisme occupe une place centrale, supplantant celle du « montagnard du Kremlin »⁸ qu'on trouve dans le célèbre poème d'O. Mandelstam. C'est cette image positive qui influence à son tour la réhabilitation du « père des peuples » dans le quotidien de la société russe : on peut facilement tomber sur son portrait dans la salle d'attente d'un cabinet médical et l'une des rues centrales de Moscou accueillait sans état d'âme un restaurant au nom de « NKVD ».

Dans ce contexte de mémoire sélective et fragmentaire, de lecture partielle de l'histoire soviétique, tout nouveau témoignage sur la tragédie du Goulag et sur ses conséquences dans l'évolution des espaces post-soviétiques est d'une importance et d'une actualité incontestables.

La collection *Memoria et Historia*, fondée par la Section des langues slaves de l'Université de Lausanne (Suisse) en collaboration avec l'Institut de la culture régionale et des études littéraires Franciszek Karpiński (Siedlce, Pologne), se veut une nouvelle plateforme éditoriale pour accueillir des réflexions et analyses pluridisciplinaires (historiques, littéraires, sociales, philosophiques, etc.) interrogeant le passé totalitaire traumatique et son rapport au présent dans les pays post-soviétiques, dont la Russie actuelle, où des visions opposées de l'époque stalinienne s'affrontent régulièrement et violemment, sur fond de mémoire divisée et « désorientée »⁹.

Le premier recueil de la série est consacré à l'histoire et au fonctionnement de l'un des derniers grands projets staliniens : les chantiers 501/503. En 1946, Staline décide la construction d'une longue voie ferrée dans le Grand Nord sibérien, dans une région à la nature hostile et au climat très rude. Comme on le sait, l'utopie n'accepte pas de réformisme graduel : elle exige, à l'exemple d'un héros dostoïevskien, « tout le capital et d'un seul coup ». L'utopie stalinienne sait où trouver rapidement et à un coût minime les moyens pour assurer sa concrétisation : des milliers de prisonniers sont transférés pour travailler dans des conditions inhumaines sur un projet qui s'avère difficilement réalisable à cause des particularités du terrain, du climat arctiques, de la logistique et des infrastructures insuffisantes, des délais imposés trop courts, etc. Il est d'ailleurs très vite abandonné après la mort de Staline.

Dans le cadre du projet pédagogique et de recherche « Changing Arctic » (EPFL, UNIL, UNIGE), plus d'un demi-siècle après la mise en chantier de la Magistrale transpolaire, un groupe d'étudiants et d'enseignants part en 2019 sur le terrain pour étudier les vestiges de l'un des camps du chantier 501. Un an après, un autre groupe d'étudiants complète ce travail en analysant la documentation de terrain et en récoltant des témoignages dans de nombreuses archives. Les résultats de ces différentes approches ont permis la constitution du présent recueil, dont les textes aux perspectives variées et nourris d'une profonde réflexion personnelle, témoignent chacun à sa manière de l'histoire et de la mémoire du camp 93, du chantier ferroviaire sibérien, et de l'ensemble du phénomène du Goulag, dans toute sa complexité. Cette dernière est de nature aussi bien intrinsèque, c'est-à-dire conditionnée par les particularités du fonctionnement des différentes parties de « l'archipel », qu'extrinsèque, renvoyant à « l'inévitable subjectivité »¹⁰ dans la transmission de l'expérience concentrationnaire vécue. Ce caractère complexe du Goulag est questionné dans plusieurs chapitres du présent ouvrage. Deux d'entre eux l'illustrent sans doute de manière particulièrement éclatante : témoignages provenant directement du passé stalinien, par l'intermédiaire des témoins oculaires et des victimes de la terreur, ce sont les mémoires de deux zeks, Iouri Iakimenko (chapitre 4) et Ivan Marmanov (chapitre 6), dont des extraits ont été traduits pour la première fois en français, par le soin d'étudiants participant au programme « Changing Arctic ».

Deux approches de la réalité du camp, deux ontologies concentrationnaires antagonistes et complémentaires à la fois se confrontent ici dans le sillage de la célèbre controverse idéologique et spirituelle du 20^e siècle, qui a opposé V. Chalamov et A. Soljénitsyne, hommes aux vécus carcéraux totalement différents. L'expérience radicale de Iakimenko rappelle celle d'un Chalamov : la réalité concentrationnaire, remplie de souffrances aiguës, d'humiliations profondes et d'abominations de toutes sortes, représente une épreuve au-dessus des forces humaines. Face à ce rejet total du camp, Marmanov, dans l'esprit d'un Soljénitsyne, essaie de distinguer une lueur d'espoir, espoir non pas immanent, mais créé volontairement par l'effort humain qui refuse, à travers l'énergie du travail, de sombrer dans l'entropie.

Ce n'est certainement pas à nous, représentants des générations suivantes, « témoins des témoins » épargnés du martyr concentrationnaire, de juger quelle représentation du camp est plus « authentique » (sauf à remettre en question la véridicité et l'autorité du témoignage). Notre devoir essentiel est ailleurs. De l'intérieur du paradigme qui est le nôtre, celui de

la post-mémoire, méticuleusement et par tous les moyens possibles (cette publication en fait partie), il nous faut rassembler les fragments d'une mémoire « émietlée » et occultée de ce qui fut la plus grande tragédie de l'ère soviétique. C'est ainsi qu'elle occupera un jour sa place légitime au sein des mémoires collective et officielle; le nom du Goulag ne sera plus associé à un groupe du rock et celui de Staline à un « manager efficace ». Le véritable travail de deuil pourra enfin s'accomplir et le lourd passé traumatique trouver sa juste place, permettant ainsi à l'expression « histoire post-soviétique » d'acquérir son véritable sens.

Notes

- 1 A. Akhmatova, « Requiem », in *Requiem et autres poèmes*, Tours 1999, p. 148.
- 2 V. Chalamov, *Récits de la Kolyma*, Lagrasse 2003, p. 1246.
- 3 A. Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris 1998, p. 9.
- 4 « À partir de quoi pouvait-on reconstruire ? » Les turbulences de l'écriture de l'histoire dans la Russie post-soviétique », *Politix* 110.2, 2015, p. 121.
- 5 *Ibid.*
- 6 Voir Y. H. Yerushalmi, « Réflexions sur l'oubli », in *Usages de l'oubli*, Paris 1988, p. 11-12.
- 7 E. Koustova, « Un malaise commémoratif : la Russie face au centenaire de sa révolution », in A. Dubien (dir.), *Russie 2017. Regards de l'Observatoire franco-russe*, Paris 2017, p. 497-505 ; A. Blum, « Enjeux de la mémoire et de l'histoire dans la Russie contemporaine », *Les droits de l'homme en Europe orientale et dans l'espace post-soviétique* 24, 2017, p. 4-6.
- 8 O. Mandelstam, « Nous vivons sans sentir sous nos pieds le pays », in *Œuvres complètes* vol. 1, Paris 2018, p. 439.
- 9 M. Ferretti, « Le stalinisme entre histoire et mémoire : le malaise de la mémoire russe », *Matériaux pour l'histoire de notre temps* 68, 2002, p. 75.
- 10 L. Jurgenson, « La trace littéraire comme document », *Revue belge de philologie et d'histoire* 95.3, 2017, p. 509.

1. INTRODUCTION

Éric Hoesli, Samuel Verdan

Lieu de rencontre : Iamal

En langue nénètse, Iamal veut dire « le bout de la terre ». Aujourd'hui, cette péninsule du nord de la Sibérie qui s'avance dans l'océan Arctique est le plus souvent associée à ses fantastiques gisements de gaz, qui font de la région l'un des principaux fournisseurs de l'énergie destinée à l'Europe. Le Iamal a aussi été le théâtre d'une expérience inédite, menée conjointement par l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), l'Université de Lausanne (UNIL) et l'Université de Genève (UNIGE), dont le présent ouvrage est le reflet.

À l'été 2019, des étudiants issus des trois institutions susmentionnées, rejoints par des collègues de l'Université de Tioumen (Sibérie occidentale), se sont établis durant trois semaines sur le site d'un ancien camp du Goulag, le camp 93 au lieu-dit « Chtchoutchi », à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de la ville de Nadym. Ce travail s'inscrivait dans le cadre du programme « Changing Arctic », conduit par le Collège des Humanités de l'EPFL et destiné à étudier les bouleversements que connaît actuellement cette partie de notre planète. En l'espèce, le travail consistait à étudier le camp, effectuer un relevé des vestiges encore présents, tenter d'en reconstituer le fonctionnement, analyser l'environnement naturel et son évolution durant les dernières décennies, et entamer une réflexion sur la mémoire de ce qui fut l'un des derniers grands chantiers de l'ère stalinienne et de l'univers du Goulag : la construction d'une voie ferrée, longue de près de 1500 km, à travers les étendues désertes du Grand Nord sibérien.

En 2020, une seconde campagne de terrain aurait dû permettre à une nouvelle équipe d'étendre l'étude à un autre camp situé le long de la voie. La pandémie de la Covid en a décidé autrement. Faute de pouvoir se rendre au Iamal, le groupe d'étudiants a approfondi l'analyse des données récoltées en 2019 et l'a complétée par des recherches menées auprès de fonds d'archives publics et privés. Ce travail débouche aujourd'hui sur la réalisation d'un site internet (yamal.ch) et sur la publication du présent

ouvrage. L'un et l'autre recensent les réflexions et les résultats auxquels les participants sont parvenus, proposant ainsi à un public curieux et non spécialisé d'en prendre connaissance.

Pour rigoureux qu'il soit, le travail ne prétend nullement être l'œuvre de professionnels aguerris. Il n'est ni exhaustif ni achevé. L'expérience réalisée et décrite dans les pages qui suivent visait davantage à permettre à des étudiants d'origines et de disciplines fort différentes d'associer leurs compétences pour s'atteler à un projet commun. Dans le cas présent, les participants au programme proviennent de sections ou de facultés aussi différentes que l'archéologie, l'histoire, le génie civil, les sciences de l'environnement, les sciences politiques, les *data sciences*, les sciences de la vie, les études européennes, la physique et les langues slaves. Certains sont Suisses, d'autres Russes, Français ou Italiens. Confrontés à un objet d'étude ressortissant à l'histoire globale, celle de l'une des tragédies du 20^e siècle, ils ont conjugué leurs connaissances et se sont souvent initiés aux disciplines de leurs partenaires pour tenter de résoudre, de façon commune, les questions qui se sont posées tout au long du projet.

Cette expérience est donc aussi l'histoire de multiples rencontres. Rencontres avec des collègues étrangers dont la langue, la culture, mais parfois aussi les perspectives historiques étaient différentes. Fouiller dans un passé aussi récent et douloureux que celui des bagnes staliniens en compagnie de collègues russes s'apparente à une plongée dans leurs secrets de famille. Ce fut par moments l'objet de discussions passionnées et passionnantes.

Rencontres entre disciplines académiques aussi : les collaborations entre les chercheurs en dendrochronologie, les archéologues et les étudiants explorant les témoignages tirés des archives, recoupant leurs sources pour reconstituer le fonctionnement du camp, ou s'interrogeant sur l'effet des changements climatiques sur le site et sa couverture végétale, ont constitué quelques exemples stimulants nés de cet exercice d'interdisciplinarité.

Pour l'équipe de 2019, ce fut enfin une rencontre avec la toundra, un univers marécageux bruisant en permanence de nuées de moustiques. Une rencontre avec une nature puissante, rapidement qualifiée d'hostile, imposant sa loi aux visiteurs même éphémères ; avec le Grand Nord russe et ses habitants, encore empreints de l'esprit pionnier des conquêtes soviétiques des années 1970–80, qui ont réservé un accueil chaleureux à ces jeunes étrangers venus se pencher sur leur histoire. Une projection dans le temps et dans l'espace, la confrontation féconde de représentations culturelles profondément diverses que l'on tente d'identifier et de

comparer. Du « bout de la terre », on voit aisément le monde et l'histoire de façons différentes.

Du camp 93 au Goulag

Le modeste camp 93, lieu de la rencontre et point de départ des réflexions proposées ici, renvoie à des entités autrement plus vastes que lui, c'est-à-dire non seulement aux chantiers 501 et 503, créés à la fin des années 1940 pour la construction d'une voie ferrée polaire, mais également à l'ensemble du « système Goulag ». C'est une évidence : examiner un camp, c'est aussi devoir s'intéresser à la globalité du phénomène auquel il doit son existence. Or aborder un tel sujet est loin d'être anodin. Concernant ce choix et la démarche qui s'ensuit, un commentaire s'impose.

Suscitant une littérature abondante et sans cesse enrichie par de nouveaux travaux, le Goulag représente un vaste et complexe champ d'exploration. Des archives et des témoignages restent à exploiter ; des vestiges mériteraient d'être tirés de l'oubli, inventoriés et étudiés ; on ne compte pas les aspects historiques, économiques et sociaux qui attendent encore une analyse approfondie. Poursuivre les recherches, présenter les informations de la manière la plus objective possible et proposer des réflexions mesurées sont des tâches d'autant plus nécessaires que les débats sur le Goulag — et sur la période stalinienne en général — donnent aussi lieu à des récupérations à des fins idéologiques. Le présent ouvrage a donc été conçu pour apporter des éclairages nuancés sur des documents et des vestiges peu connus.

Le travail a également été motivé par un constat, celui de la lente mais inéluctable disparition des vestiges des camps. Comme les anciens détenus et témoins directs de la période du Goulag, les traces matérielles se font de plus en plus rares. En de nombreux lieux, elles sont déjà devenues invisibles, tantôt victimes du temps, tantôt effacées intentionnellement, ou par négligence. Par contraste, les vestiges encore présents sur le tracé des chantiers 501/503 retiennent l'attention : éloignés de tout lieu de vie et bénéficiant du climat polaire, ils sont relativement bien préservés. Mais pour combien de temps ? L'observation permet de mesurer la dégradation de leur état, année après année. Face à ce processus, on ne peut qu'être saisi par l'urgente nécessité de dresser un inventaire. Certains visiteurs le font individuellement, en prenant quelques photographies et en les publiant sur internet. De manière plus organisée, plusieurs expéditions ont déjà procédé à des relevés systématiques. La nôtre en est une parmi d'autres¹.

Cet ouvrage ne constitue pas pour autant une étude approfondie des camps disposés le long de la voie ferrée polaire. Il ne s'agit pas d'une synthèse, mais d'une collecte de points de vue, dont la diversité reflète les profils, parcours et intérêts propres aux différents auteurs. L'ordre dans lequel les contributions se succèdent, pour peu qu'on accepte de le suivre, propose un itinéraire en zigzag, illustrant les directions variées prises par notre exploration ; itinéraire également représentatif d'un savoir en construction, avec ses hésitations et ses tâtonnements, d'une recherche d'abord motivée par la curiosité et orientée par les découvertes faites sur le terrain.

Ainsi, si le **chapitre 2** invite immédiatement le lecteur à découvrir Chtchoutchi et son environnement, sur un mode personnel et immersif, le **chapitre 3** revient au cadre historique, décrivant de manière très factuelle les principales étapes de la construction de la voie ferrée polaire et de son abandon. Pour donner vie à cette succession de dates et de chiffres (nombre de kilomètres, de détenus), le **chapitre 4** livre le récit, jusqu'ici inédit, d'un ancien détenu envoyé sur le chantier 501. Extraites des mémoires de I. P. Iakimenko, ces pages font écho au vaste ensemble de témoignages existant sur le Goulag, tout en détaillant les conditions de vie et de travail des constructeurs de la voie polaire. Le **chapitre 5** nous ramène à Chtchoutchi et au camp 93, dont les bâtiments, l'organisation spatiale et le fonctionnement sont précisément décrits. C'est dans ce cadre qu'il est ensuite possible de replacer le récit du détenu Marmanov (**chapitre 6**), qui a vécu et travaillé à Chtchoutchi même, au début des années 1950. À la suite de ce témoignage, qui mentionne des pins plantés dans le camp par les prisonniers, le **chapitre 7** interroge les arbres, dont la mémoire vient compléter celle des hommes : une occasion de lire l'histoire du lieu sur le temps long et d'adopter une perspective environnementale large. Le **chapitre 8** constitue quant à lui une forme de parenthèse bibliographique, faisant l'historique des recherches consacrées aux chantiers 501/503 ; hommage nécessaire aux personnes qui ont tiré de l'oubli les documents d'archives, ainsi que les vestiges. Ces derniers sont au centre des **chapitres 9 et 10**, qui s'intéressent aux techniques de construction, celles de la voie ferrée polaire et celles des bâtiments du camp, mises en œuvre en urgence et dans un environnement naturel très inhospitalier.

Les chapitres qui suivent donnent la « parole » aux détenus, de diverses manières. Le **chapitre 11** révèle les inscriptions laissées par des prisonniers sur les parois d'une cellule, dans l'isolateur disciplinaire du camp 93, et

ébauche une réflexion sur la base de ces témoignages singuliers. Le **chapitre 12** apporte un éclairage sur plusieurs aspects concernant les conditions de vie et de travail sur les chantiers 501/503, en s'appuyant sur les récits d'anciens détenus ; le **chapitre 13** suit la même ligne, en mettant l'accent sur la composante féminine de la population carcérale.

La dernière partie de l'ouvrage s'interroge sur ce qu'il advient de la voie ferrée et des camps après leur abandon, sur ce que l'on peut ou doit faire des ruines et de leur souvenir. Le **chapitre 14** montre le camp 93 en train de disparaître, avec les divers facteurs qui contribuent à cet inéluctable effacement, tandis que le **chapitre 15** suit le questionnement du chercheur de terrain, face à ces vestiges en devenir : que peut apporter la démarche archéologique, appliquée à un camp du Goulag ? Et en retour, qu'apprend l'archéologue au contact du camp ? L'inventaire proposé dans le **chapitre 16** est celui des marques laissées par les personnes qui se rendent actuellement à Chtchoutchi : objets et gestes servant à invoquer le souvenir des détenus, à réactiver le passé des lieux. Le **chapitre 17** porte sur le sujet un regard large, celui d'un historien russe qui a consacré une partie de sa vie à l'étude de la voie ferrée polaire ; l'auteur explique pourquoi il est nécessaire de préserver les traces de cette voie et comment il s'est appliqué à le faire jusqu'ici.

Si la plupart des chapitres ne traitent pas directement de la question de la mémoire, tous esquissent, à leur manière, les contours de « zones mémoires »², espaces de natures variées où le rapport au passé s'élabore, se perpétue, se vit : lieux concrets et physiques, comme l'enceinte du camp ou l'intérieur d'une cellule, mais également écrits d'anciens détenus, sites internet surchargés d'images, pratiques commémoratives, individuelles ou collectives, et jusqu'à la part d'histoire du Goulag que chacun peut porter en soi.

La complémentarité des contributions réunies ici et la cohérence de l'ensemble sont garanties par l'intention qui sous-tend l'entier de notre démarche : à partir d'un exemple bien circonscrit, susciter des réflexions plus larges sur le Goulag, sur la place qui lui revient aujourd'hui et sur les multiples significations qui lui sont données. Insistons sur ce point : même si un seul camp a servi de point de départ au travail, l'intérêt des résultats n'est pas anecdotique. Le lieu est à la fois unique et semblable à d'autres. Par sa singularité même, il est représentatif d'une myriade de camps, chacun doté de sa propre histoire, tous déterminés par les logiques régissant le monde du Goulag. Distincts, ces points sont reliés entre eux en un immense « réseau » — une façon contemporaine de dire cette entité

qualifiée « d'archipel » depuis Soljénitsyne. Ils s'orientent en fonction des mêmes lignes de force ; en chacun, l'écho des grandes constantes du système est perceptible. En tenant compte des inévitables déformations, il est possible d'observer le Goulag par le prisme de l'un de ses camps.

Notes

1 Pour une liste des expéditions organisées depuis la fin des années 1980 le long de la voie 501/503, voir le chapitre 8. Sites internet présentant des expéditions récentes :

<https://gulag.cz/en/projects/expeditions>

<https://gulag.online/articles/mrtva-trat-vyzkum?locale=en>

<http://stalinbahn-trilogie.de>

2 L'expression fait référence au concept de « lieu de mémoire », développé par l'historien français Pierre Nora. Quant au terme « zone », il évoque notamment une manière très soviétique de concevoir et de délimiter l'espace.



15. RÉFLEXIONS SUR L'ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE D'UN CAMP DU GOULAG

Jérôme André

Le tracé du futur axe ferroviaire dont la réalisation doit commencer dès 2620 a conduit à mener une opération d'archéologie préventive à la suite de sondages positifs au lieu-dit « Chtchoutchi ». La fouille a mis au jour plusieurs structures en creux, correspondant à huit bâtiments au moins. Ces simples taches sombres fouillées par les archéologues dans le terrain sableux de la région sont les seules traces d'une série de bâtisses en bois. L'étude des quelques restes architecturaux permet de dater la construction de cet ensemble dans la première moitié du 20^e siècle. Cependant des incertitudes demeurent, puisqu'une partie des artefacts, notamment des résidus plastiques et métalliques, ne coïncident pas avec la datation architecturale et indiquent que le site a été au moins fréquenté jusqu'au début du 21^e siècle. La poursuite des analyses permettra d'affiner les datations et d'en apprendre plus sur la fonction de ces espaces. Les chercheurs espèrent que ces découvertes éclaireront d'un jour nouveau l'occupation humaine dans la région, dont on estimait jusqu'à peu qu'elle était presque inexistante au cours du 20^e siècle.

Tel pourrait être le compte rendu d'une hypothétique fouille du camp de Chtchoutchi par des archéologues du futur (inspiré par Flutsch 2002). Cet exercice de style, certes utopique, s'avère fécond puisqu'il invite à considérer notre objet d'étude dans le temps long, celui des vestiges matériels, et qu'il oblige à envisager et à observer le camp de Chtchoutchi comme un site archéologique, ce qui ne va pas de soi aujourd'hui. En effet, peut-on déjà le définir comme tel ? En d'autres termes, est-ce que ces constructions des années 1950 peuvent recevoir le qualificatif d'« archéologique » ? La réponse apportée à cette question liminaire n'est pas dénuée d'importance pour légitimer le choix de l'approche archéologique adoptée ici. Il faut dès lors comparer les vestiges de Chtchoutchi dans leur état actuel avec la définition d'un site archéologique.

Le camp de Chtchoutchi : un site archéologique ?

La controverse portant sur la définition de l'« archéologie » d'un site ou d'un objet, débat qui serait purement théorique et dénué d'intérêt s'il ne questionnait pas dans le même temps la singularité de l'archéologie, est loin d'être apaisée. Aussi s'agira-t-il ici de proposer une réponse ponctuelle¹. Une définition tirée d'un manuel définit un site archéologique comme le « lieu d'enfouissement ou d'engloutissement des vestiges matériels que les archéologues peuvent trouver et exploiter » (Lehöerff 2002, p. 41). Malgré son caractère partiel — qu'en est-il de l'archéologie du bâti ? — cette définition correspond-elle au site de Chtchoutchi tel qu'il se présente aujourd'hui ? Dans son état actuel (voir les descriptions proposées dans les chapitres 5, 10 et 14), il est bien composé de vestiges, soit des *restes plus ou moins reconnaissables de monuments ou d'une activité humaine*, en l'occurrence ceux du camp 93 et des activités de ses occupants (fig. 1). En revanche, ces vestiges matériels ne sont que partiellement enfouis. La sédimentation n'est de loin pas complète. Cependant, le processus taphonomique, c'est à dire l'enfouissement progressif, est déjà engagé, et ce de plusieurs manières que nous analyserons plus loin. Dès lors, en tant qu'ensemble de vestiges en train d'être d'ensevelis, on peut dire de Chtchoutchi qu'il est un site archéologique en cours de formation.



Fig. 1. Vue générale d'une baraque du camp 93 (B4)².

En poursuivant ce raisonnement, tout objet, structure ou bâtiment, même récent, peut être vu comme un fait archéologique en puissance, qui le devient réellement au moment de sa découverte.

Devrait-on s'abstenir d'étudier un tel site au prétexte qu'il ne correspond pas encore entièrement à la définition d'un site archéologique ? Nous estimons que c'est tout le contraire. En effet, cela offre plusieurs pistes de réflexion. Tout d'abord, cela permet de documenter certains éléments fragiles des vestiges (voir chapitre 10), avant que le processus d'enfouissement ne les endommage ou ne les détruise complètement. En outre, la situation donne l'occasion, relativement rare pour l'archéologue, d'étudier la création même de son objet d'étude habituel. Enfin, l'existence de documents d'archives, de témoignages, ainsi que la comparaison avec d'autres sources historiques, permettent de restituer l'état du site lors de sa phase d'utilisation. Il est ainsi possible de comparer l'état initial du site et son état actuel.

Un site dépouillé de son mobilier

Commençons par ce dernier point en nous focalisant sur les objets. En théorie, le contexte historique et géographique de Chtchoutchi semble être propice à la formation et à la préservation d'un site archéologique, ainsi qu'à son étude : il s'agit d'un camp subitement et complètement abandonné, dont tant la construction que l'abandon sont documentés et datés par des sources historiques. De plus, la situation du site, dans un environnement naturel à l'écart de toute habitation, peut laisser espérer une sédimentation des vestiges dans une configuration proche de celle de leur abandon. En réalité, force est de constater que tel n'est pas du tout le cas (voir le chapitre 14, qui décrit les dégradations ayant affecté les vestiges).

Essayons de traduire l'état actuel du site en termes archéologiques en nous concentrant sur le mobilier, un terme qui définit tous les artefacts, usuellement utilisés pour dater et caractériser la fonction d'un site archéologique. Dans le cas de Chtchoutchi, à l'exception d'une petite partie du mobilier architectural tel que les châlits des dortoirs, ou les cuves de la cuisine, l'immense majorité des objets liés à la vie du camp durant la période stalinienne n'est plus dans son contexte originel : soit les objets ont été emportés lors de l'abandon du camp ou plus tard (remploi, récupération de matériaux, conservation au musée de Nady, etc.), soit ils ont été déplacés à l'intérieur du site. Dans l'espace du camp ou ses proches alentours, on a en effet retrouvé quelques objets disséminés, surtout des

ustensiles cassés (poêles) et des déchets (conserves, éléments de construction : fig. 2). Les baraques elles-mêmes ne contiennent plus d'objets ayant été utilisés ou conçus par les détenus, sauf ceux qui auraient été cachés sous les planchers, dans des recoins, ou enterrés dans des fosses dépotoirs.



Fig. 2. Bocal en verre et son opercule métallique retrouvés aux abords du camp (gauche) et clameaux en fer utilisés dans l'assemblage des charpentes (droite), retrouvés entre la baraque est (B4) et l'isolateur disciplinaire (B3).

Ainsi, les futurs archéologues qui les fouilleraient ne trouveraient-ils dans les couches de destruction des baraques qu'une infime part de l'assemblage qui s'y trouvait originellement. Si cet état de fait est le lot de la plupart des contextes archéologiques, il est ici compliqué par la présence de nombreux éléments provenant des réoccupations et visites du site après son abandon. En effet, la majorité des objets visibles dans les baraques sont ceux qui y ont été déposés relativement récemment par les visiteurs du camp : cigarettes, plastiques, monnaies, bouteilles, effigies (voir chapitre 16). Ce mobilier, comprenant de bons marqueurs chronologiques tels que les monnaies, se trouvera vraisemblablement conservé dans l'effondrement des baraques. Dans ce cas, la plus grande partie des objets retrouvés sera postérieure à l'utilisation des bâtiments et sans lien direct avec la fonction originelle de ces derniers. On constate ainsi qu'une faible fréquentation a presque totalement vidé le site de son mobilier d'origine, tout en y apportant un certain nombre d'objets. D'ici à ce que la stratification et donc le scellement des couches archéologiques soient achevés, cette tendance va certainement s'accélérer encore. Cela montre bien que même avec une réoccupation très limitée, il suffit d'actions épisodiques, sur quelques décennies, pour modifier totalement un faciès archéologique.

Une approche taphonomique de la destruction

Un autre élément de réflexion qu'offre à l'archéologue le site Chtchoutchi est la possibilité d'observer les différentes phases du processus de destruction et de sédimentation qui touche les bâtiments, les faisant passer de structures en élévation à vestiges enfouis³. Il est frappant de constater la préservation très variable des baraques qui composent le camp, alors qu'elles ont été abandonnées dans un état que l'on peut supposer homogène. Cela permet de restituer les étapes de destruction des bâtiments en observant les différents états simultanément visibles. Cette vision synchronique qu'offre le site est remarquable. Habituellement, l'intervalle entre l'enfouissement d'un site et sa fouille par les archéologues est tel que le temps estompe ces différences.

Les premières dégradations commencent peu après l'abandon du site : les éléments les plus fragiles que sont les carreaux des fenêtres se brisent et les premières récupérations de matériaux laissent pénétrer la pluie et surtout la neige à l'intérieur des pièces, ce qui a pour effet d'accélérer la dégradation des planchers. En outre, l'arrêt de l'entretien des drains provoque l'augmentation de l'humidité du terrain et accentue le pourrissement des substructions. L'effondrement des cheminées et des poêles, causé par le désagrègement du mortier qui assurait la liaison des briques, crée des ouvertures dans la toiture tandis qu'avec le temps, l'étanchéité de la couverture de tavillons diminue, ce qui provoque des infiltrations d'eau sur les faux plafonds. Les revêtements de chaux qui recouvrent les parements internes et externes des murs se détachent et révèlent l'isolation de terre.

Ces éléments combinés conduisent à une double sédimentation des parties basses. En effet, l'argile des murs, mais aussi le sable empilé comme isolant sur le faux plafond, se répandent sur le plancher et le recouvrent d'une couche de boue. En outre, la végétation et les moisissures altèrent les solives entre lesquelles ce même plancher s'effondre (fig. 3).



Fig. 3. Plancher du sas d'une baraque. Quelques lames ont été arrachées et laissent voir les solives. La couche de boue sur le plancher provient de l'isolation en terre des parois.

L'écroulement des poêles crée aussi une couche d'argile qui surélève le sol alentour. Ce double processus d'enfouissement, par le haut et par le bas, forme une succession de couches de terre et d'éléments organiques en décomposition, propice à la prolifération de mousses et de champignons durant les quelques mois d'été, qui accélèrent à leur tour la détérioration des éléments supérieurs.

En parallèle, les mouvements du sol, renforcés par les alternances gel-dégel, déstabilisent l'ossature des bâtiments. Les charpentes — construites de manière à économiser les matériaux, avec un minimum d'éléments de triangulation — sont particulièrement sensibles aux déformations du terrain. Cela favorise l'effondrement des toitures vers l'intérieur des bâtiments (baraque est : double page suivante), ou, plus souvent, selon leur axe longitudinal, les sections de la charpente s'abattant tels des « dominos » (bâtiment administratif est : fig. 4). Quant aux parois, le système de madriers en « pièce sur pièce à coulisse » forme des modules résistants, mais qui sont souvent entraînés dans l'effondrement des charpentes qu'ils soutiennent. Ces caractéristiques conduisent à l'affaissement des parois vers l'intérieur. Cette analyse architecturale, doublée de l'observation des structures déjà totalement effondrées, autorise ainsi à déduire la stratigraphie schématique d'un bâtiment à l'issue de son enfouissement (fig. 5).

Par comparaison, cela permet aussi de constater que les dégradations humaines constituent les principaux facteurs expliquant les différents états de conservation actuels, d'une construction à l'autre. Les facteurs naturels, quant à eux, affectent les bâtiments de manière identique, même si on peut noter quelques différences dues à l'exposition au vent ou à la présence d'arbres. Par exemple, l'effondrement des parois du bâtiment administratif ouest en direction de l'extérieur semble être le résultat du sciage intentionnel des poteaux d'angle, comme le suggère aussi le bon état de la toiture et de la charpente, simplement comme posées au sol (fig. 6). De même, la disparition complète du dortoir nord laisse supposer un remploi systématique de son élévation. On le voit, ce sont avant tout les actions anthropiques et surtout les prélèvements de matériaux qui modifient, accélèrent ou ralentissent le processus de destruction et d'enfouissement, ainsi que la quantité de matériel qui va former les couches archéologiques. Les mesures prises tout récemment pour préserver les vestiges jouent elles aussi un rôle : les bâches posées pour protéger le toit de l'isolateur disciplinaire et les nouvelles fenêtres installées sur ce bâtiment freinent sa dégradation (fig. 7), tandis que le prélèvement de son plancher en voie de décomposition protège les solives, mais retire du même coup le niveau de sol originel de la stratigraphie en formation.



Fig. 4. Vue extérieure du bâtiment administratif est (B8).

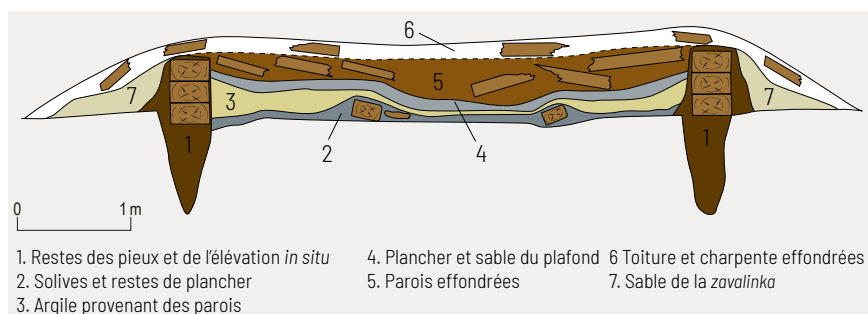


Fig. 5. Stratigraphie restituée des couches résultant de la destruction d'un bâtiment.



Fig. 6. Toit effondré du bâtiment administratif ouest (B7).







Fig. 7. Protection plastique installée à une fenêtre de l'isolateur disciplinaire (B3). En 2020, les plastiques ont été remplacés par des vitres.

Vers une étude des ruines modernes

Pour l'archéologue ou l'historien du bâti, l'étude de tels exemples modernes permet de restituer par la pensée les étapes de destruction et d'enfouissement qui aboutissent à la formation des éléments qu'il dégage⁴. Il peut comparer ces bâtiments en cours de « déconstruction » avec les vestiges qu'il trouve en fouille. À rebours de la réflexion archéologique habituelle, qui part de la fouille pour restituer une élévation dans son état initial, de telles enquêtes sur des vestiges en cours d'enfouissement invitent l'archéologue à tenter de prédire les propriétés stratigraphiques du futur gisement, à partir des caractéristiques architecturales, topographiques, environnementales et taphonomiques du site. Un tel exercice ne peut être que bénéfique pour l'archéologue. Plus largement, l'analyse incite à reconsidérer les phases d'abandon et de destruction des bâtiments, quelquefois délaissées, mais dont l'exemple de Chtchoutchi montre bien la complexité. Une restitution, aussi poussée que le permettent les sources concernant l'histoire post-abandon du site (réoccupations, squattages, visites, remplois, etc.), invite à envisager cette période de manière dynamique et à interpréter en conséquence le mobilier des couches de destruction et des dépôts qui les recouvrent. À ce titre, ces phases se révèlent tout aussi intéressantes et instructives que celle de la construction, ou que l'état de fonctionnement d'un édifice.

Plus généralement, ces dégradations sont aussi un témoignage tangible de l'impact du temps sur le site et sur les bâtiments. En plus de révéler l'histoire d'un lieu depuis son abandon, ces « traces du temps qui passe »

posent la question de la mémoire d'un site et des événements qui s'y sont déroulés. Considérer l'état actuel des vestiges, c'est aussi s'intéresser à l'image du site de Chtchoutchi qui s'offre aux visiteurs. Or les impressions que procure la vue des ruines du camp ne sont pas les mêmes que celles de la vision d'un baraquement restauré ou reconstruit à l'identique. À cet égard, il est frappant de constater à quel point le caractère délabré des vestiges s'impose lors des visites du site, jusqu'à faire inconsciemment part des représentations des camps du Goulag. Tel un palimpseste, cet « imaginaire des ruines » vient s'ajouter, se mêler aux différentes strates préexistantes de la mémoire des camps. Au risque de s'y substituer, à terme ?

Quelle mémoire archéologique ?

En revenant à l'idée proposée en début de chapitre, on peut se demander si, en l'absence presque complète de mobilier lié à la phase d'utilisation du camp et face à une architecture somme toute typique du Grand Nord sibérien, une étude archéologique future serait en mesure de reconnaître la nature pénitentiaire d'un tel site. Pour pouvoir répondre par l'affirmative, il faudrait évidemment connaître les méthodes et les compétences de nos lointains successeurs. Il faudrait également partir du principe que les vestiges parlent d'eux-mêmes et que l'archéologue, en même temps qu'il les dégage, découvre leur signification, indépendamment du contexte dans lequel cette découverte s'effectue, puisque « bonne fouille ne saurait mentir ». Or la question est autrement plus complexe, car l'interprétation des vestiges dépend non seulement de la part qui en a été préservée, retrouvée et identifiée, mais aussi de l'identité des chercheurs et de leurs conceptions culturelles (voir Olivier 2020, p. 162). Dans le cas qui nous intéresse, la présence de barreaux aux fenêtres et de clôtures qui délimitent l'espace du camp permet, aujourd'hui encore, de reconnaître la fonction pénitentiaire des lieux. Mais combien de temps ces caractéristiques seront-elles préservées, repérables et surtout interprétables ?

Cela pose de nouveau la question de la permanence de tels lieux. Quelle sera la place de ces sites et de leurs vestiges dans la mémoire du Goulag ? Se souviendra-t-on seulement de ces camps et de leur localisation, une fois que la toundra aura achevé de les ensevelir sous un tapis de mousses ? Ces considérations dépassent de loin le cadre de notre contribution. Cependant, force est de constater que les habitants et les autorités locales n'ont pas attendu que les archéologues statuent sur l'« archéolalicité » des vestiges pour investir les lieux. Qu'importe s'ils considèrent Chtchoutchi comme

un *site archéologique* ou non, les visites qu'ils y font et les projets de mises en valeur et de muséification qu'ils développent contribuent à construire et à faire vivre une mémoire du lieu. Ce faisant, ils façonnent aussi les vestiges, tentant de freiner leur disparition ou même d'en reconstruire une partie. Ils deviennent à leur tour acteurs de la formation du site archéologique, qui est en définitive autant un objet social qu'une entité taphonomique. Ce constat devrait encourager les archéologues contemporains qui s'intéressent à ces sites du passé récent, d'autant plus que, selon toute probabilité, les hypothétiques « fouilles de science-fiction » imaginées en préambule n'auront jamais lieu. Sans s'accaparer ces vestiges ni vouloir décider de leur sort, les archéologues devraient y porter leur attention pour ajouter leur voix aux différents discours qui composent la mémoire et l'histoire de ces camps. Nous sommes convaincus que les approches, questionnements et méthodes qui leur sont propres peuvent éclairer ce passé de manière complémentaire.

Notes

- 1 Voir les avis contrastés dans Olivier 2013 et Boissinot 2016 ; pour un bilan sur l'archéologie moderne, voir Hurard *et al.* 2014.
- 2 Pour l'emplacement et la numérotation des bâtiments, voir chapitre 5, fig. 5.
- 3 Pour une définition de la taphonomie archéologique et la présentation des méthodes, voir Bertran *et al.* 2017.
- 4 Pour d'autres études de destructions modernes dans des contextes différents, voir par exemple Dawdy 2006 et Friesem *et al.* 2014.

Bibliographie

Bertran *et al.* 2017 = P. Bertran – J.-G. Bordes – D. Todisco – L. Vallin, « Géoarchéologie et taphonomie des vestiges archéologiques : impacts des processus naturels sur les assemblages et méthodes d'analyse », in J.-P. Brugal (éd.) *TaphonomieS. Ouvrage du Groupement de recherches « Taphonomie, Environnement et Archéologie »*, Paris 2017, p. 123-156.

Boissinot 2015 = P. Boissinot, *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?*, Paris 2015.

Boissinot 2016 = P. Boissinot, « Ce que le passé récent et l'actuel font à l'archéologie », in *Du silex au gobelet en plastique : réflexions sur les limites chronologiques de l'archéologie*, Bordeaux 2016, p. 35-50.

Dawdy 2006 = S. L. Dawdy, « The Taphonomy of Disaster and the (Re)Formation of New Orleans », *American Anthropologist* 108, 2006, p. 719-730.

Flutsch 2002 = L. Flutsch, *Futur antérieur. Trésors archéologiques du 21^e siècle après J.-C.*, Gollion 2002.

Friesem *et al.* 2014 = D. L. Friesem – G. Tsartsidou – P. Karkanis – R. Shahack-Gross, « Where are the roofs? A geo-ethnoarchaeological study of mud brick structures and their collapse processes, focusing on the identification of roofs », *Archaeological and Anthropological Sciences* 6, 2014, p. 73-92.

Hurard *et al.* 2014 = S. Hurard – Y. Roumégoux – D. Chaoui-Derieux, « L'archéologie à l'épreuve de la modernité. De l'opportunisme à la maturité », *Les Nouvelles de l'archéologie* 137, 2014, p. 3-9.

Olivier 2013 = L. Olivier « The business of archaeology is the present », in A. Gonzalez-Ruibal (dir.), *Reclaiming Archaeology. Beyond the Tropes of Modernity*, Londres & New York 2013, p. 117-129.

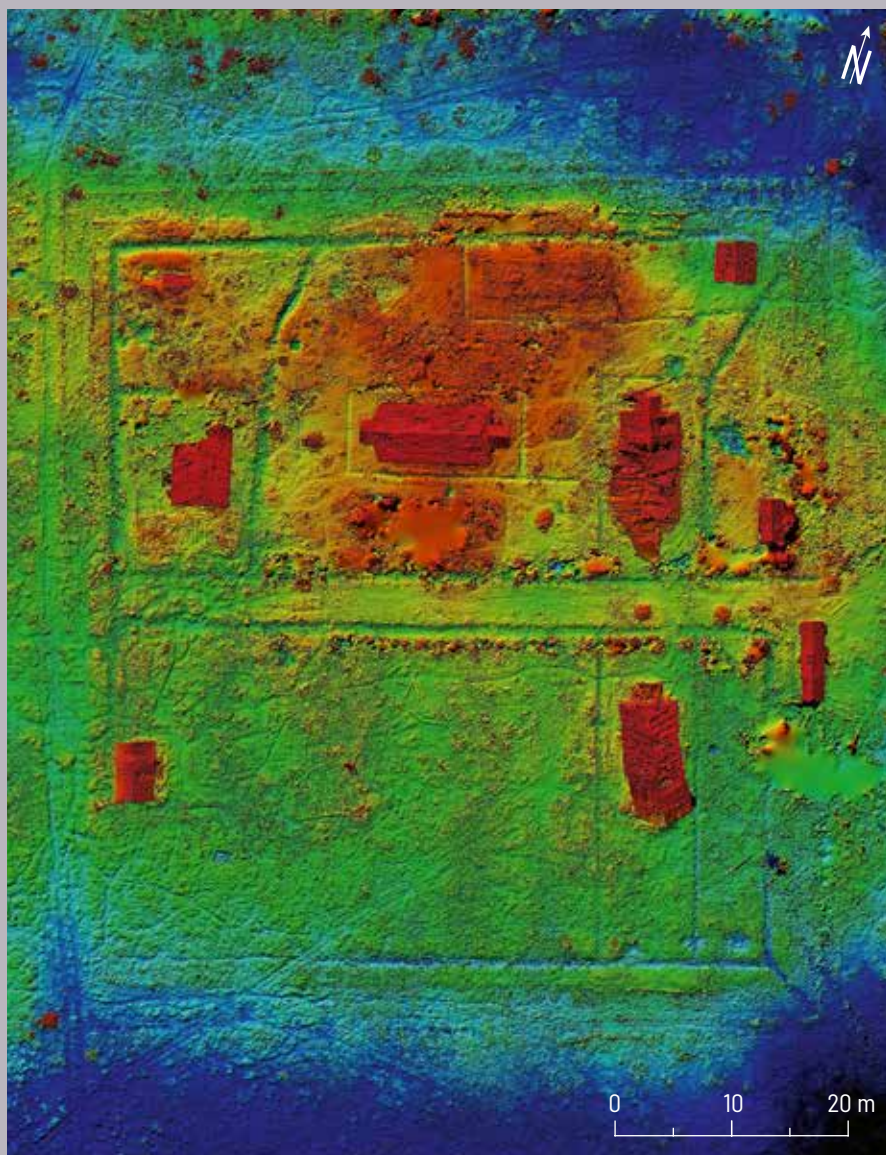
Olivier 2020 = L. Olivier, « Interpreting Archaeological Evidence in the Anthropocene. Incidentalness and Meaning », *Cambridge Archaeological Journal* 30, 2020, p. 160-163.

Méthodes employées lors de la campagne de relevés du camp 93 (été 2019)

Lors de la préparation de la campagne de relevés, la question s'est posée du choix des méthodes les plus appropriées, compte tenu de l'état des vestiges, du temps disponible et des effectifs restreints (trois semaines à cinq personnes, dont plusieurs novices en archéologie), ainsi que des conditions de l'expédition. Comment concilier ces données avec l'exigence de produire une documentation exploitable et la nécessité d'avoir le moins d'impact possible sur ces vestiges fragiles ?

Le choix s'est porté sur une approche essentiellement non invasive, privilégiant la prospection intensive et le relevé de l'état actuel du site. Une première campagne préliminaire de trois jours a permis d'effectuer un relevé photographique au drone, utilisé pour produire une orthophotographie, un modèle numérique du terrain (fig. 10) et de disposer d'un plan de la zone d'étude. Lors de la principale campagne de terrain, l'équipe a tout d'abord effectué une prospection intensive de la surface du camp et des abords de la voie. Chaque objet, structure ou bâtiment observés a été enregistré, localisé sur le plan et photographié, au moyen d'une application fonctionnant sur tablette, mise au point pour des chantiers archéologiques en Grèce et adaptée pour l'occasion (iDig). Les bâtiments ont fait l'objet d'un relevé en plan, d'une description des techniques de construction employées ainsi que d'une saisie des structures et objets s'y trouvant. De petits nettoyages et sondages localisés ont aussi été menés pour comprendre l'implantation des fondations et permettre le relevé de structures déjà partiellement enfouies (bassin, ponts, miradors, barrières effondrées, etc.). Deux coupes stratigraphiques ont été réalisées dans l'allée centrale et à l'extérieur d'un bâtiment afin de situer le niveau de circulation lors de l'occupation du camp. La visite de plusieurs autres camps du chantier 501 a permis de mettre en perspective et de comparer les vestiges découverts à Chtchoutchi. Loin d'être achevé, le travail pourrait se poursuivre, tant à Chtchoutchi que sur d'autres camps.

Fig. 10. Modèle numérique de terrain du camp 93, juin 2019. L'image permet de repérer des éléments cachés par la végétation, comme les drains, ou l'emplacement de bâtiments disparus (B14, B15).



Élévation relative

0 m	+1.0 m	+2.0 m	+3.0 m
+0.5 m	+1.5 m	+2.5 m	+3.5 m

GLOSSAIRE

auto-garde (*samookhranik*): détenu chargé d'un service de garde à l'intérieur du camp.

BAM (*Baïkal-Amour Magistral*): ligne ferroviaire parallèle au Transsibérien, reliant le lac Baïkal au fleuve Amour; en grande partie construite par les détenus du Goulag.

bania: bain de vapeur (« sauna »); présent dans la plupart des camps, pour l'hygiène des détenus.

bat-flanc: couchette, en général à deux étages, sur laquelle dorment les détenus.

Belomorkanal: canal reliant la mer Baltique à la mer Blanche, creusé par les détenus du Goulag.

cantine (*lariok*): dans le camp, lieu où les détenus peuvent faire des achats, se procurer quelques denrées pour améliorer l'ordinaire.

châlit: voir bat-flanc.

chienne (*souka*): truand qui collabore avec l'administration du camp, enfreignant la loi du Milieu; considéré comme un traître par les autres truands.

chizo (*chtrafnoï izoliator*): isolateur disciplinaire; le cachot du camp.

colonne (*kolonna*): sur les chantiers de routes, canaux et voies ferrées, unité de camp affectée à la construction et comprenant en général plusieurs centaines de détenus.

décompte (*zatchioty*): système selon lequel une journée de travail en vaut plusieurs, si la norme est remplie; le décompte permet à un détenu de réduire la durée de sa peine.

dékoulakisation: campagne de répression censée viser les *koulaks* (paysans désignés comme « privilégiés »), mais touchant en réalité l'ensemble des paysans réfractaires à la collectivisation.

dezokamera: local de désinfection; étuve où les vêtements des détenus sont débarrassés de la vermine.

GOULAG (*Glavnoïe Oupravlenie Lagueriï*): Direction générale des camps; administration chargée de la gestion des camps; par extension, ensemble des camps de travaux forcés soviétiques.

ITL (*Ispravitelno-Troudovoï Lagueria*): camp de rééducation par le travail; dans la terminologie administrative, désigne généralement de grands complexes de camps.

invalider (*aktirovat*): supprimer un jour de travail; procédure par laquelle l'administration du camp reconnaît l'impossibilité de travailler à l'extérieur en raison des conditions météorologiques.

isolateur disciplinaire: voir *chizo*.

katorga: travaux forcés à l'époque tsariste; terme repris durant la Seconde Guerre mondiale pour désigner des camps à régime sévère.

KGB (*Komitet Gosoudarstvennoï Bezopasnosti*): Comité de la sécurité d'État; police secrète responsable de la surveillance intérieure et extérieure.

KVTCH (*Koultourno-Vospitatelnaïa Tchast*): section culturelle et éducative dans les camps.

lagpouknt: unité de base d'un complexe de camps; emplacement d'un camp.

NKVD (*Narodny Komissariat Vnoutrennikh Del*): Commissariat du peuple à l'Intérieur; police secrète dans les années 1930 et durant la Seconde Guerre mondiale.

OLJIR (*Ossoby Laguer Jon Izmennikov Rodiny*): camps spéciaux pour les femmes des « traîtres à la patrie ».

PPU (*Peredovoï Pounkt Oupravlenia*): Direction des postes avancés.

zek: détenu d'un camp du Goulag.

zone (*zona*): enceinte (en général barbelée) délimitant l'espace d'un camp; par extension, le camp lui-même.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

URSS / GOULAG

création du « camp à destination spéciale » des Solovki

1923

début du chantier du *Belomorkanal*

1931

début du chantier de la voie ferrée *Baïkal-Amour Magistral* (BAM)

1933

camps et lieux de détention regroupés sous la direction du NKVD

1934

Grande Terreur ; augmentation du nombre de détenus et de camps

1937-1938

réforme structurelle du Goulag ; création de la Direction générale des camps de construction ferroviaire

1940/01

entrée en guerre de l'URSS, suite à l'agression allemande

1941/06

reprise des travaux de la BAM (chantier 500)

1943/05

capitulation allemande, fin de la Seconde Guerre mondiale

1945/05

Goulag impliqué dans de nouveaux projets (recherche atomique, industries chimiques et pétrolières)

1946

VOIE POLAIRE

1940

prospections sur le tracé d'une ligne Vorkouta - océan Arctique

1943-1944

prospections sur le tracé d'une voie ferrée polaire ouest-est

1946/12

réunion ministérielle : Staline ordonne la construction d'un port et d'une voie ferrée polaires

1947/02

prospections sur le tracé de la ligne Tchoum - cap Kamenny

1947/04

décret sur la construction d'un port au cap Kamenny et d'une voie ferrée depuis Tchoum ; création du chantier 501

URSS / GOULAG

oukases sur la répression du vol, augmentation des condamnations aux camps de travaux forcés

nouveaux grands chantiers pour le Goulag (canal Volga-Don, barrages)

population du Goulag à son sommet (env. 2,8 millions de détenus)

1947/06

1948

1950

VOIE POLAIRE

1947/05

1948

1948/11

1949/01

1949/04

1950/01

1950/12

1951

1952/07

1952/08

début de la construction de la voie au départ de Tchoum

travaux préparatoire pour la construction du port (chantier 503)

achèvement de la ligne Tchoum - Labytnangui

abandon du projet de port au cap Kamenny, nouveau projet de voie ferrée Salekhard - Igarka

prospection sur le tracé Salekhard - Nadyrn

haute priorité accordée aux chantiers 501/503

350 km de voies posées entre Salekhard et Iermakovo

ralentissement du rythme de la construction

ordre du Ministère de l'Intérieur de réduire le coût des chantiers 501/503

mise en circulation de trains sur la ligne Salekhard - Nadyrn

URSS / GOULAG

mort de Staline 1953/03

amnisties ; réorganisation radicale du système des camps ; soulèvements dans des camps spéciaux (Norilsk, Vorkouta)

1953

suppression des camps spéciaux

1954

réorganisation des « camps de travail correctif » en « colonies de travail »

1956

VOIE POLAIRE

1953/03 décret ministériel sur l'arrêt des chantiers 501/503

1953/11 décret ministériel sur la liquidation des chantiers 501/503

1956/04 projet (avorté) de reprise de la construction de la voie ferrée polaire dans le cadre d'une réforme du système carcéral

1957/09 inspection sur la ligne Salekhard - Nadym : nombreux tronçons inutilisables

2005 - 2011 construction de la voie ferrée Obskaïa-Bovanenkovo (Gazprom)

2005 - ... nouveau projet de voie ferrée polaire (Northern Latitudinal Railway)

REMERCIEMENTS

L'équipe éditoriale remercie chaleureusement celles et ceux qui ont contribué à la réalisation de ce projet, en rendant possible la campagne de terrain de 2019 ou en y participant, en permettant l'accès à des archives, en soutenant les travaux de recherche et de publication, en prodiguant des conseils avisés :

L'historien Vadim Gritsenko, sans lequel ce projet n'aurait pas vu le jour ; l'administration de la région du Iamal (YANAO) et son gouverneur Dmitri Artioukhov, ainsi qu'Olya Kholyavko et Alexis Titovskii, grâce auxquels la campagne de terrain a pu se dérouler dans des conditions optimales ; Konstantin Tchernenko et son équipe, qui ont assuré la logistique du séjour à Chtchoutchi ; les étudiants de la campagne de terrain 2019, du côté russe (Ekaterina Baloueva, Daria Teniounina, Kristina Frank, Alexandra Aldokhina, Arina Kalioukina, Iouliana Tarkova) et du côté suisse (Samuel Amos, Chiara Ansermin, Xavier Choitel, Romain Clément, Céline Creffield, Marina Galli, Mathieu Logeais, Lou Marguet, Jonathan Melis, Vincent Simonin).

L'Association Memorial et le Centre Sakharov à Moscou.

Tomasz Kizny.

Béla Kapossy, Isabelle Hügli et Ksenia Tatarchenko du Collège des Humanités de l'École polytechnique fédérale de Lausanne.

La Section d'archéologie et des sciences de l'Antiquité de l'Université de Lausanne, ainsi que l'École suisse d'archéologie en Grèce et en particulier son secrétaire scientifique en Suisse, Thierry Theurillat ; Alexeï Evstratov, de la section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud de l'Université de Lausanne.

L'équipe responsable du site web yamal.ch : Yoann Perrin, Victor Taburet, Diego Visani.

Aleksandra Svinina, traductrice.

CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS

Archives d'État de la Fédération de Russie, Moscou (photo. V. Gritsenko): p. 59.

Archives d'État du district autonome de Iamalo-Nénésie, Salekhard (photo. V. Gritsenko): p. 64, p. 108, p. 123.

Archives photographiques de Memorial (www.foto-memorial.org), Memorial Krasnoïarsk: p. 118 (photo. V. Pentioukhov).

Fonds d'archives JSC Lenguiprotrans de Saint-Pétersbourg (photo. V. Gritsenko): p. 166 (haut).

Vadim Gritsenko: p. 45, p. 73, p. 122, p. 129, p. 173 (bas), p. 210, p. 211, p. 213.

Tomasz Kizny: p. 117 (T. Kizny Gulag Archives Collection), p. 169 (haut) (photo. T. Kizny).

Anastasia Shevchuk (vk.com/stroika.gulag): p. 196 (droite), p. 199.

Toutes les autres photographies ont été prises par l'équipe du programme « Changing Arctic ».

Les schémas et les cartes du chapitre 7 ont été produits par Samuel Amos.

Les autres dessins, plans et cartes de cet ouvrage ont été réalisés par Jérôme André.







Zones mémoires ouvre la série *Memoria et Historia*, fondée par la Section des langues slaves de l'Université de Lausanne (Suisse) en collaboration avec l'Institut de la culture régionale et des études littéraires Franciszek Karpiński (Siedlce, Pologne). Ce recueil a comme point de départ Chtchoutchi, un camp du Goulag perdu dans l'immensité du Grand Nord russe. Au début des années 1950, des détenus y travaillent à la construction d'une voie ferrée polaire, une entreprise démesurée, lancée sur ordre de Staline et abandonnée dès sa mort. Septante ans après, subsistent des ruines et des rails disséminés dans la toundra, le récit de quelques témoins et de précieux documents d'archives. Guidés par ces traces, les auteurs proposent des points de vue variés et originaux sur le camp et son contexte, alliant des approches historiques, archéologiques, techniques, environnementales. Leur attention se porte en particulier sur les restes matériels, ce qu'ils révèlent du Goulag et ce qu'ils deviennent aujourd'hui : va-et-vient entre le passé et le présent, car le camp est à la fois objet de recherche et vivant lieu de mémoire. Tout en partant d'un cas circonscrit, l'ouvrage conduit à une réflexion large sur la place accordée aux vestiges du Goulag dans le monde contemporain.

ISBN 978-83-66597-21-1



9 788366 597211